

# Prix du film d'histoire

**PALMARÈS 2013**
**CATÉGORIE FICTION**


**Prix du Jury :**  
**Paradjanov**  
 de Serge Avedikian  
 et Olena Fetisova



**Prix du Jury étudiant :**  
**A Touch of Sin**  
 de Jia Zhang-Ke



**Prix du Public (ex-aequo) :**  
**D'une Vie à l'autre**  
 de Georg Maas et  
**La Marche** de Nabil Ben Yadir

**Palmarès** Bilan du Festival du film d'histoire, qui s'est tenu à Pessac en novembre 2013.

logo  
Pessac

## Pessac : un millésime audacieux et **INVENTIF** !

**E**n remettant le Prix du jury à Paradjanov de Serge Avedikian et Olena Fetisova, l'une des onze fictions en compétition, le président Dai Sijie, écrivain et cinéaste chinois, a tranché pour l'originalité, puisque le film est aussi bricolé et attachant que les trouvailles géniales du créateur des *Chevaux de feu* (1965) et de *Sayat-Nova* (1968). Ce choix a fait basculer cette 24<sup>e</sup> édition du festival vers l'invention, la variété, même l'audace, loin des films historiques à l'ancienne, figés dans la reconstitution et visités par le folklore commémoratif.

Dans *Paradjanov*, Serge Avedikian s'est fait une tête étonnamment fidèle à celle du cinéaste arménien, une apparence de vieux grigou rebelle à toute forme d'autorité ou d'art officiel. L'homme paya cher cette indépendance dans un pays qui refusait les objets déviant et les pensées sauvages. L'URSS l'en-

voya aux travaux forcés pendant quatre ans, puis l'incarcéra à diverses reprises jusqu'en 1982. Les policiers et les tristes sires du Goskino eurent beau déverser nombre de rumeurs sur ses mœurs et son « incompétence » technique, il n'empêche qu'un artiste reste un artiste : à l'étranger, puis chez lui, en Arménie, sa réputation visionnaire et son souffle poétique lui ont valu soutiens et reconnaissance. Aujourd'hui, un musée lui est dédié à Erevan et il figure sur les timbres émis par la poste arménienne, belle revanche sur l'histoire officielle. La réussite de *Paradjanov* consiste à restituer le plus précieux de la vie et de l'œuvre du cinéaste : sa fragilité, son inspiration de capharnaüm, son bricolage qui mêle des objets multiples, des costumes dépareillés, des couleurs éclatantes, des musiques oubliées, au sein de plans que personne d'autre que lui ne pouvait filmer et n'osait même imaginer. Le film conserve cette

tenue poétique, naviguant allègrement entre deux écueils, le kitsch et l'hagiographie.

Avec *25 novembre 1970, le jour où Mishima choisit son destin*, Koji Wakamatsu poursuit et achève (le cinéaste est mort lors d'un accident en octobre 2012) une trilogie sur la militarisation du Japon comme forme désespérée de la révolte contre l'américanisation de la société. Dans *United Red Army* (2007), c'était l'extrême-gauche qui revendiquait cette violence : l'« armée rouge » des années 1970 détournait des avions et dérivait vers le terrorisme. Dans *Le Soldat-Dieu* (primé à Pessac en 2010), le retour de guerre d'un militaire atrocement mutilé exhume les pires passions d'un Japon traumatisé. Dans *Mishima*, Wakamatsu suit cliniquement les dix dernières années du grand écrivain et ausculte son suicide par seppuku (éventration, puis décapitation par un disciple).

Cet acte désespéré est un vide

## CATÉGORIE DOCUMENTAIRE



**Prix du Jury-  
prix du Jury des jeunes  
journalistes IJBA :**  
**Détroit, mes fantômes**  
de Steve Faigenbaum



**Prix Bernard-Landier  
du jury lycéen :**  
**Le Chant des Tortues**  
de Jawad Rhalib



**Prix du Public :**  
**Le Procès du viol**  
de Cédric Condon

sidérant qui masque un autre vide, plus terrifiant encore : l'absence du peuple. Car toute cette violence, minutieusement organisée, ritualisée, happening de body art qui irait jusqu'à son terme fatal, se fait au nom du peuple manquant. Celui qu'harangue Mishima et qui ne lui répond pas, celui duquel il exige une régénération et qui ne lui parle pas davantage. Wakamatsu a su filmer le vide dans cet acte insensé : tirée à quatre épingles, l'image est si plate, si nettoyée, qu'elle semble manquer d'air. Et Mishima étouffe, se liquéfie, disparaît peu à peu dans le néant, pantin pathétique qui meurt du ridicule de son idéologie martiale et impériale autant que du seppuku idolâtré.

Le *Walesa* d'Andrzej Wajda convaincra peut-être moins. Sans doute parce que la figure iconique ne parvient pas à se dépêtrer de la forme que lui impose son réalisateur-biographe. Dans *L'Homme du peuple*, Walesa peine, malgré l'agitation d'une caméra singeant le reportage, à retrouver l'énergie de Mateusz Birkut dans *L'Homme de marbre* (1977) ou la rébellion un peu décousue mais authentique de son fils dans *L'Homme de fer* (1981). Ici, la trilogie tourne court.

Avec *D'une vie à l'autre* (prix du Public, ex-aequo avec *La Marche*), la biographie se double et se complexifie : le se-

cret brise en deux le destin de Katrine, une mère de famille norvégienne, née d'un soldat allemand durant la guerre et élevée dans un Lebensborn à l'est de l'Allemagne. Revenue vivre en Norvège, cette femme est hantée par ses souvenirs qui resurgissent brusquement quand un avocat allemand enquête sur ce passé, tout ce passé, aussi bien celui de la Seconde Guerre et ses expériences raciales que celui de la guerre froide et la manipulation par les services secrets est-allemands.

### **Le choix de l'originalité et de l'innovation**

L'histoire vécue à deux, c'est le scénario du *Grand cahier*, adapté du texte tranchant de la romancière hongroise Agota Kristof. Deux jumeaux sont jetés dans la guerre, confrontés au pays dévasté des adultes, et apprennent à faire leur la cruauté d'un monde qu'ils consignent au jour le jour. Le film est parfois impressionnant, parfois brouillon ou attendu, le spectateur passant de l'adhésion à l'agacement. Mais il mérite le détour, car il jette un re-

gard cru, celui de l'enfance, sur les absurdités de la guerre.

L'histoire vécue à quatre, voici le projet de Jia Zhang-Ke dans *A Touch of Sin* (en salles depuis le 11 décembre 2013), qui croise avec virtuosité et une lucidité caustique les destins d'un mineur en révolte contre la corruption, d'un travailleur migrant fasciné par les armes, d'une hôtesse d'accueil harcelée par un client et d'une femme qui plonge dans le désespoir en multipliant les boulots dégradants. Le Chinois est le plus doué des cinéastes conviés à Pessac, son film est par instant d'une beauté sidérante, mais il est une pure radiographie du présent d'un pays gangrené par une impitoyable modernité. L'un et le collectif, le singulier qui se fond dans le pluriel, c'est ainsi que l'histoire a pris forme cinématographique à Pessac. Cette fusion magnifiée, on la trouvait dans le magnifique travail d'archives de Jérôme Prieur, effectué pour Hélène Berr, une jeune fille dans *Paris occupé*. L'idée est simplissime mais tout est question d'équilibre et de collure : la voix de Céline Sallette lit le journal laissé par Hélène Berr, jeune juive de la bourgeoisie aisée, qui écrit d'avril 1942 à mars 1944

la vie qu'elle mène à Paris ; les images, en couleurs ou en noir et blanc, illustrent ce verbe rapide et précis, tour à tour vif, inquiet, amoureux, révolté, dévasté, joyeux, vaillant, déprimé, engagé, ironique, abusé, désabusé, sensible ou mélancolique. De cet ensemble cousu main, jusqu'à la déportation de la famille Berr le 8 mars 1944, sourd une émotion inoubliable.

**Antoine de  
Baeque**

*Critique et historien  
du cinéma*



25 novembre 1970, le jour où Mishima choisit son destin est au programme du ciné-club de L'Histoire au Champo le mardi 7 janvier à 20 heures.